

FACILE A TROUVER



—Tu sais que je vais me marier ?
 —Pas possible !...
 —Si ! et je parie que tu ne devines pas ce que fait ma fiancée ?
 —Oh ! parbleu si !... elle fait une bêtise !

SOIR D'AUTOMNE

*C'est un soir vaporeux d'automne...
 L'airain se fige en son beffroi :
 la feuille tombe dans l'air froid :
 la dernière hirondelle entonne
 ses adieux et, fuyant ton toit,
 emporte au loin un peu de toi,
 dans le soir vaporeux d'automne...*

*C'est un soir vaporeux d'automne—
 l'heure où vont s'ouvrir les volets
 sur les horizons désolés...
 Il fait froid dans ton âme. Il tombe.
 Le regret morit le souvenir.
 — Le printemps peut-il revenir
 dans le soir vaporeux d'automne ?*

*C'est un soir vaporeux d'automne ;
 il pleut sur l'amour amassé
 toutes les larmes du passé.
 Un lointain angelus chantonne
 et conduit ton songe embrumé
 partout où nous avons aimé,
 dans le soir vaporeux d'automne...*

*Quand le soir vaporeux d'automne
 enveloppe les rêves morts
 de poignants et mauves remords ;
 quand le souvenir fait l'automne
 au cœur triste d'avoir aimé ;
 mon désir monte, inexprimé,
 dans ce soir vaporeux d'automne.*

LUCIEN CHAZE.

SAUVÉ PAR SON FILS

John Landen, qui fût l'un des plus célèbres mathématiciens qu'ait produits l'Angleterre, était fils d'un fermier des environs de Northampton.

Cet homme qui avait tout ce qu'il faut pour être heureux, une femme aimante et bonne ménagère, des enfants qu'il chérissait, tomba tout à coup dans la détresse la plus grande.

En une seule année, la grêle détruisit ses moissons ; l'ouragan déracina ses arbres, et la mortalité se mit sur ses bestiaux ; c'était la ruine complète.

Pour l'achever, un ami, homme de mauvaise foi, après s'être fait cautionner par lui pour une somme considérable, avait quitté le pays, laissant toute la responsabilité des paiements à faire à Georges Landen.

Ce fut le dernier coup ; perdant toute énergie, le pauvre fermier se laissa accabler par la douleur. L'époque fatale pour acquitter l'obligation souscrite approchait, et la pensée qu'on allait le jeter en prison achevait de le désespérer.

Sa femme, ses enfants, même le plus jeune, si gai d'ordinaire, se désolaient de le voir si abattu.

Pour l'ainé, John, toujours penché sur ses livres, car il ne pense qu'à s'instruire, c'est celui qui semble avoir senti le moins profondément le coup qui frappe la famille.

Cependant son ardeur pour l'étude semble augmenter encore ; il est pâle, amaigri, ne prend part à aucun des jeux de son âge.

Il s'enferme dans sa chambre des journées entières.

Enfin, un soir, lorsqu'il descend se mettre à table de famille, son teint est plus animé, ses regards plus brillants. Il embrasse son père, en lui disant de ne plus désespérer.

Mais vers le milieu de la nuit, quand tout repose à la ferme, il descend doucement, tire les verrous de la porte ; le voilà dans la campagne, se hâtant vers un but que lui seul connaît.

Au matin, lorsque toute la famille assemblée se désolait, on entendit frapper un léger coup ; c'était John. Il rassura ses parents, plus que jamais il leur dit d'espérer, mais comme ils s'informaient des motifs de son absence :

—C'est mon secret, leur dit-il, bientôt vous le saurez.

Le lendemain tombait l'échéance de l'obligation. Qu'allait devenir le pauvre fermier ? Ses tranches étaient grandes ; chaque bruit le faisait tressaillir.

Tout à coup des pas se font entendre au dehors, et comme Charles, le plus jeune fils du fermier, se précipitait pour barricader la porte, de crainte qu'on ne vint pour arrêter son père : une voix dit :

—Rassurez-vous, je suis le comte Fitz-William ; dites-moi si le fils du fermier, si John Landen est ici.

Aussi John se précipite vers la porte, qu'il ouvrit au comte.

—Monsieur Landen, dit celui-ci, en s'avançant vers le fermier, votre fils est bien jeune, mais il sera l'un des plus grands mathématiciens de l'Angleterre. Recevez mes félicitations, et en même temps cette récompense de deux cents livres sterling, que la Société Royale lui a décernée pour le mémoire qu'il nous a soumis.

Il remet alors une bourse pleine d'or entre les mains du vieillard qui demeure immobile, stupéfait d'étonnement. Son fils, un savant !... il le presse dans ses bras, et le comte apprenant de quelle affreuse situation l'action de John avait tiré son père, dit au jeune homme :

—Désormais, mon enfant, je me charge de votre avenir.

Les bienfaits du comte eurent bientôt réparé les pertes du fermier ; pour John, chargé d'abord de la direction des affaires du comte, il ne quitta cet emploi que deux ans avant sa mort, qui arriva en 1790. Le comte l'avait fait admettre à la Société Royale de Londres où il vécut dans l'intimité des illustrations de cette époque, entre autres du fameux Herschell, qui fut son collègue.

L. H.

VARIÉTÉ DE PLAISIR

Mme Fab'en gronde son petit garçon qui rentre en retard de l'école.

—Qu'est-ce que tu as fait encore ?

—J'ai regardé un homme écrasé par un automobile.

—Je t'ai déjà défendu de t'amuser en chemin !

UN DIPLOMATE

Elle.—Comme vous êtes dépourvus de sens, vous autres hommes. Dire que depuis une heure que vous êtes avec moi, vous n'avez pas remarqué mon nouveau chapeau.

Lui.—C'est la faute de votre jolie figure. Elle a tout monopolisé.

L'OBJECTION

Mme Justin.—Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Les peines et les soucis sont partagés et...

Séraphin.—Et les joies aussi. J'aime mieux tout garder pour moi-même.

ELLE DOIT ÊTRE GUÉRIE

Gatien.—Comment avez-vous guéri votre femme de la manie de vous acheter des cigares ?

Damien.—Quand j'étais à la maison je ne fumais que ceux qu'elle m'avait achetés.

ENTRE CONJOINTS

Monsieur.—C'est bien, j'admets que j'ai tort.

Madame.—Ce n'est pas assez, il faut de plus que tu admettes que j'ai raison.

LES QUESTIONS EMBARRASSANTES

Willie (sa seizième question).—Papa ?

Le père.—Quoi, mon garçon ?

Willie.—Comment l'homme qui a nommé la première bicyclette a-t-il fait pour savoir que cela était une bicyclette ?

UN AVANTAGE



Mons.—Je préfère un chien à une femme. Quand il embrasse, au moins c'est de bon cœur.

Pete.—Oui, mais quand une femme mord on ne devient pas enragé.